

C'EST À DIRE

# Yeah, fonçons !

Il y avait longtemps que j'avais désappris le temps des vacances. Impressions d'un apprenti réjoui.

Par Jean-Bernard Vuillème

C'est bon de se réjouir, de tracer les trajets sur les cartes et d'imaginer le lieu où l'on se propose de vivre pendant deux semaines. Bon de penser au soleil lorsque l'on grelotte, au vide du farniente quand on est débordé de travail. Ah, la petite fièvre qui précède le départ vers rien à faire et à penser, quand il ne reste plus qu'à s'enfoncer dans le gras d'une petite parenthèse dressée là comme une barricade au milieu de l'agenda. A la fin, il fallait encore penser à tout, compter ses petits sous - où sont passés les chèques? -, mais maintenant il suffit de foncer en direction des vacances qui sont au bout de la route où les vagues rouleront sur la plage, car il y aura la mer.

Mon âme desséchée d'homo turisticus s'est remise à vivre au rythme des péages d'autoroute et des stations-services avec les types qui se précipitent pour nettoyer les pare-brise souillés d'insectes réduits en pâte gluante, et que je te fasse le plein, assez d'huile, c'est bon, et que ça reparte plein gaz vers le sud, là au fond où il y a le soleil, la mer et la plage ! Wouah, je me roulerai dans les vagues et puis je reviendrai sur la plage pour te regarder, car il est dangereux de te regarder longtemps sur l'autoroute. Je me rattraperai dès que nous serons arrivés.

J'ai pris du travail, un minimum je dois dire, comme si j'avais quand même besoin de tendre un filet pardessus ces journées en forme de trou noir dont j'ai perdu l'habitude. Oui, il faut que je relise le manuscrit de mon dernier roman, ce sera horrible, en plein soleil, mais je me console en songeant que j'étendrai les feuilles une à une sur ton ventre de manière à me rappeler constamment que je suis en vacances. Et puis j'ai aussi emporté les livres que j'ai envie de lire depuis des semaines, des mois et même des années, je ne lirai jamais tout, c'est

entendu, mais de les savoir là, blottis dans le coffre, me donne une certaine contenance avant d'aborder les rivages oubliés du dolce farniente.

Yeah, fonçons ! Je me réjouis déjà d'éprouver l'exquise fatigue de l'homo turisticus enfin parvenu à destination après des centaines de kilomètres de transpiration. Nous commencerons par une douche, chérie, et ensuite nous irons au lit. Passe-moi le lit, j'ai soif. Nous irons aussi nous alanguir sur les terrasses et nous irons flâner le soir bras dessus bras dessous dans des rues inconnues où nous croiserons plein de gens comme nous, enfin presque, des touristes dont on dirait que c'est le métier de flâner, les cons, et de se faire servir comme des rois en payant à tous les carrefours, les pas de porte, les parkings, les pissoirs, bande d'idiots, bien que le tourisme, il faut en convenir, contribue à adoucir la crise dans les populations locales. Nous nous abstiendrons cependant de ramener des souvenirs débiles et je m'interdis de photographier le coucher de soleil sur la mer.

Pourvu qu'il y ait du soleil. Nous bronzerons ensemble. T'as vu ce convoi onuesque de camions et de véhicules militaires tout blancs (Oh, ce char d'assaut !) qui roule vers la Bosnie ? Je parie qu'il va passer par Venise. Au péage, il formait une colonne pas comme les autres, dans un couloir réservé. Tu crois que les types ont envie d'aller piquer un bain dans les Calanques ? Sûrement pas puisqu'ils sont volontaires. Et ils auraient bonne mine au milieu des baigneurs et dans les rochers où les sportifs varappent : « *Tiens, voilà l'ONU !* »

Moi aussi, je suis volontaire. Fonçons. Je veux aller en vacances pour te serrer dans mes bras dans la mer et oublier que le droit international bat son plein, là-bas, près des rivages ex-yougoslaves où je me suis prélassé comme un roi il y a longtemps déjà.

J.-B. V.